



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N^o 26. FÉVRIER 1963.

Julien BOST-LAMONDIE

ÉCOUTE EN TÊTE!

LES DERNIERS LOUPS
SOUVENIRS DE VÉNERIE

(suite)



CHAPITRE XVII

En arrivant à la saison 1912, nous retrouvons encore pas mal de loups, mais nous sommes obligés de changer souvent de régions.

En janvier, nous faisons un très beau rapprocher, partis vers 9 heures nous allons au bois Bouchet situé à 6 kilomètres, dès notre arrivée, le fermier nous donne des précisions car il a vu la veille le loup rôder vers le village de Boismorin. En effet, dès notre arrivée, le long de la seule allée qui traverse les bois, les chiens trouvent une bonne voie, et le pied s'étale à nos yeux au milieu du chemin, c'est un bel animal si l'on en juge par l'empreinte laissée, la voie rentre au fourré, mais contrairement à ce que nous pensions, l'animal n'est pas resté, il continue sa nuit, passe les Bois Gondin, passe à Trois-Mailles, aborde le Bois-Rosier et rentre aux Bois de Reau; tout ce parcours en rapprocher vraiment intéressant, c'est un beau travail des chiens à travers un terrain varié, où l'on peut voir les qualités des uns et des autres. Mais la rentrée au Bois de Reau s'échauffe vite dans l'épaisseur des jeunes taillis, et enfin c'est l'attaque et le débucher peu de temps après; il se dirige vers le village du Breuil, va vers Rocquillon, et Batteresse, traverse la Clouère en dessous du hameau, gagne par le moulin de Taurus, les grands bois de la Groie, et débuche par Aslonne près du château du Fort, pour arriver dans la soirée entre la Villedieu et les Roches Premaries, pour rentrer avec de l'avance dans la Loge par les Vieilles Vignes de Nieul.

Là après la ferme se produit un défaut que, malgré toute notre ténacité nous n'arrivons pas à relever. Nous retraits, heureusement que Gençay a une situation privilégiée car tous les bois de la région dont les débuchers sont connus se trouvent comme en éventail autour du point où se trouve Gençay, de sorte que, malgré

le chemin parcouru, la distance du chenil est relativement la même à quelques kilomètres près, sauf bien entendu, quand le loup est étranger à la région et pique vers l'inconnu.

En février nous nous déplaçons dans le canton de l'Isle-Jourdain et je vais attaquer une fois de plus avec mon ami le Dr Maisonnay qui aimablement me prévient toujours quand on lui indique la présence d'un fauve dans ses parages. Cette fois arrivé chez lui, où il me reçoit amicalement, nous allons le lendemain fouler dans les Vieilles Forges, où nous avons fait déjà des sorties bien intéressantes. Après une longue quête, nous finissons par attaquer de surprise, un vieux loup que le hasard fait trouver dans une enceinte assez éloignée. violemment attaqué, il se fait tout de même chasser pendant plus d'une heure en forêt, et prend un débucher lointain vers Brillac; c'est joli comme chasse, mais lorsque nous arrêtons à la nuit, nous avons un beau ruban de retraite à faire.

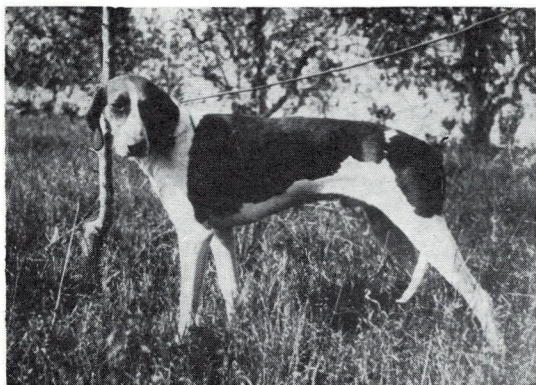
En arrivant à l'Isle-Jourdain, après avoir dîné je voulais retraiter encore à Gençay, c'est-à-dire 30 kilomètres de plus. J'avais ce jour-là mon cheval « Valmy », un animal d'un train rare et très endurant. Mais tout de même, Maisonnay, s'insurgea contre mon intention en me disant : « Mais tu es fou ! je ne veux pas » ; et il dit à son domestique : « Ferme à clef l'écurie », cela en riant bien entendu. Je restai me rendant compte qu'il avait raison. Le lendemain, je sentis que le cheval, pour faire les 30 kilomètres de retour se ressentait un peu du long débucher de la veille.

Puis rentrés, nous faisons quelques chasses aux alentours dont un loup attaqué à la forêt de Goux près de Bouresse qui après une longue pointe vers Mazerolles, se fait perdre de l'autre côté de Mortaigre en direction de Persac.

En juillet, un loup attaqué en forêt des Cartes, après des défenses inutiles dans tous les coins de la forêt, débuche vers la ferme de la Roche passe près du château de Busseroux et va grand train vers les bois de l'Habit entre Usson et Châteaugarnier, nous le perdons aux abords du bourg de Châteaugarnier.

Mais au mois de septembre se place la chasse qui a le plus flatté mon amour-propre de veneur, en mettant très en relief les qualités exceptionnelles de mes chiens. Voici les faits.

L'Équipage du Rallye-Poitou qui à cette époque avait comme Maîtres mes amis : Louis Richard et Georges Deniau et qui était composé de superbes bâtards tricolores près du sang du Haut-Poitou et servi par deux hommes, Chavigneau et Taffet, ce dernier une merveilleuse trompe, était réuni à l'Équipage du Rallye-Verrières qui avait à peu près le même nombre de chiens



Le chien *Kilomètre* (12,5 % de loup).

tous de très bonne origine également, et dont les Maîtres étaient mes amis le Dr Maisonnay, Joseph Betouille et Jean Bruchard. Ces Équipages chassaient le cerf et le chevreuil, à cette date, ils avaient été se rassembler dans l'accueillante demeure de mon excellent ami Maurice Delagrave, délicieux camarade pour tous, parce que dans les bois environnant la propriété de Delagrave, les Chateliers près Bouresse, on avait signalé des cerfs de passage, c'était une bonne occasion de faire pour ces équipages des chasses d'entraînement, sans être gêné par le change, et aussi parce que là-bas c'est un terrain rêvé pour les cavaliers pour suivre les chiens, et pour les chiens, pour qui ces espaces de grandes brandes et de mauvais bois,

facilitent leur poursuite car l'animal « porte » partout aux branches et dans les bruyères.

Je n'étais pas allé les rejoindre car je ne voulais pas mélanger mes chiens qui étaient exclusivement dans la voie du loup, et ensuite parce que j'étais en deuil d'une tante que j'aimais beaucoup, la décence élémentaire m'avait fait un devoir de me priver quelque temps de la pratique de ma passion. Aussi je fus très surpris de recevoir un mot d'abord de mon vieil ami le Dr Maisonnay, me disant de les rejoindre, qu'on avait besoin de moi. Ne voyant pas bien ce que cela voulait dire, je ne bougeai pas à cette invite. Mais le lendemain je reçois la dépêche suivante que j'ai sous les yeux et que j'ai conservée parmi mes documents : Isle-Jourdain. N° 116. Nombre de mots : 24. Heure : 11 h 30. Date : 21 septembre 1912. Lancés louvards ce matin 9 heures, Cossières, chiens n'en veulent pas, viens sans faute ce soir Chatelliers, chassons demain. Réponse. Maisonnay.

Cette dépêche péremptoire me laissa perplexe, à cause du deuil. Mais l'hésitation fut vaincue par un raisonnement très subtil que mon désir me fit accepter finalement. En effet j'étais Lieutenant de Louveterie, on faisait appel à ma fonction, j'étais contraint d'accomplir mon devoir, tout mon devoir... Mais voilà, je recevais la dépêche à 14 heures, il fallait aller le soir même aux Chatelliers à 20 kilomètres, rien de prêt. Puis à cette époque pas d'auto. Mais ma volonté fut accrue par la perspective d'une chasse aléatoire peut-être, mais aussi tout de même par l'espoir de vaincre une difficulté. Songez donc cent chiens d'équipages renommés qui (au fond bien excusables) avaient refusé nettement la voie d'animaux vus par corps leur bondissant au nez. Je dis de suite, que ce n'est pas tant parce que ces chiens étaient bien créancés, car dans le nombre il y avait d'abord des jeunes chiens très chasseurs et pas sages de ce fait, et aussi pas mal de ces chiens prêts à partir sur n'importe quel animal sautant sous leur nez, mais en l'occurrence c'est avant tout la répulsion et la crainte que tout chien éprouve quand il est pour la première fois devant un loup ou sur sa voie. C'est là à n'en pas

douter un seul instant, l'unique cause du refus de chasser des chiens de ces deux parfaits équipages.

Donc m'étant décidé à faire ce hâtif déplacement, je ne vois qu'un moyen, c'est d'atteler mon cheval « Bayard » sur un char à banc, de mettre ma selle et ma bride sur le siège à côté de moi, et d'emmener le nombre de chiens que je pourrais loger, car devant chasser le lendemain matin je ne pouvais pas leur faire faire cette route à pied et il était déjà tard dans la journée pour leur faire accomplir cette route. Mais voilà c'est que je ne pouvais loger que six chiens; tant pis; je songeais que souvent



La chienne *Gambade* (25 % de loup).

j'avais fait des chasses entières avec une tête de quelques chiens, il restait à choisir, car ils étaient tous de grande qualité; néanmoins après bien des réflexions je pris naturellement « Gençay », « Noctambule », « Quiproquo », « Quasimodo », « Quenotte » et une 25 % de loup « Gaudriole », c'est tout. J'embarque tout cela, et « Bayard », bien que froid des épaules, s'appuie sur sa bricole en se mâtant un peu et prend allègrement la route de Bouresse qui mène ensuite aux Châtelliers.

J'y arrive à la tombée de la nuit, tout le monde était présent sauf Richard et Deniau retenus par leurs affaires respectives, et on m'attendait avec impatience. Après avoir installé le cheval, on met mes chiens dans le vaste

chenil avec les autres, bon moyen pour qu'ils fassent un peu connaissance pendant la nuit. Et nous passons dans la salle à manger, où on me donne force explications : « Figure-toi mon vieux, qu'en quêtant pour trouver les cerfs, tu sais, dans les brandes de la Garde, en foulant, les chiens mettent debout deux louvards qui leur partent sous le nez, on les appuie, on galope en les excitant, rien, pas un ne veut chasser, nous étions navrés, nous faisons une deuxième sortie, même refus, alors nous décidons de t'envoyer une dépêche, et si tu n'étais pas venu, on t'aurait sérieusement enguirlandé. » Tout cela dit comme vous pensez, moitié en riant, moitié sérieusement ; et comme au fond, disent-ils, ces animaux n'ont pas été chassés, ils ne doivent pas s'être décantonés, car il y a du temps qu'ils sont dans ces bois puisqu'ils y sont nés. Ces raisons me semblaient justes. On causa de tout un peu, de chasse, de chiens, de chevaux, bien entendu très gaiement, mais on se coucha très tôt car il fut convenu qu'on partirait à 3 heures de la nuit. Nous partirions, les patrons, vingt minutes avant, avec mes six chiens, et les piqueux suivraient avec ce retard, suivis de leurs cent chiens, de façon à ne pas inquiéter et gêner mes chiens dans leur quête, et dès que les hommes seraient arrivés sur la route d'Usson-du-Poitou à Gouex, après la ferme de Coupe, ils mettraient leurs chiens à la harde et ne les découpleraient que lorsque j'aurais attaqué et lorsqu'on viendrait les en avertir, pas avant.

Tout le monde était debout après ce court moment de repos ; on avait réquisitionné toutes les bougies, car l'électricité n'existait pas, les hommes avant nous se pressaient dans les écuries, pour panser les chevaux et monter les harnachements. Il y avait une agitation fébrile dans toute la maison. Les chiens au chenil, sentant une sortie prochaine, envoyaient à la lune une belle aubade de gorges bien orchestrées. C'était vraiment la bonne ambiance. Une bonne trompe ébaucha une timide sonnerie du point du jour mais on entendit une grosse voix crier : « Silence N. de Dieu. Le vent porte, il ne faut pas alerter les animaux. » C'était exagéré, car nous étions à près de 5 kilomètres de l'endroit repéré, mais tout

le monde avait le souci de vouloir réussir. Après un repas très léger car on était un peu énervé, « ça ne coulait pas, quoi », on se mit en selle, selon le rite convenu, il faisait une jolie nuit tiède, douce, il y avait encore un silence presque complet, les coqs n'étaient pas réveillés, les chiens de berger dans les fermes n'avaient pas commencé leurs aboiements près des étables, c'était le calme qui donne au corps et à l'esprit une bonne quiétude reposante.

J'étais parti en avant avec mon groupe symbolique de 6 chiens; mes camarades religieusement, si je puis dire, pour une fois sérieux comme des généraux à la veille d'une bataille décisive. On ne voulait pas d'un Waterloo. Les quelques kilomètres parcourus au pas, étaient utiles pour rasséréner les esprits des maîtres et les jambes des chevaux et des chiens. On arriva sur la route, par précaution, bien que très sages, j'avais couplé mes chiens de peur qu'à cette heure matinale, la voie des loups sur leur passage, ne les incite à nous quitter. Nous voulions exécuter point par point le programme que nous avions établi tous ensemble la veille au soir. Bien nous en prit, car dès que j'eus mis pied à terre, j'avais compris que mes chiens voulaient se sauver et leur nez haut placé, humant l'air, m'en disait clairement la signification. Aussi le plus vite que je pus, je découplai mes chiens et je n'eus que le temps d'attacher les accouples derrière ma selle, que les chiens partaient à la charge sur la route, le vent dans le nez, et, arrivés à un endroit, d'un jet ils partaient tous en criant à pleine gueule.

« Bon saint Hubert », m'écriais-je, « encore une fois, tu protèges tes fervents adeptes. Merci! Merci! » Évidemment je ne dis pas tout cela mais, dans mon cœur, tout de même, il y avait une forte vibration de reconnaissance. Je calmais l'emballement de mes amis, affolés qui n'y croyaient pas, après leurs deux échecs successifs.

« Ne dites rien, suivez en paix, laissez faire, pendant un petit moment pour que je voie l'animal, et que les chiens soient bien ajustés sur la voie. » Je pique un bon galop en avant de l'enceinte, sans dire un mot, puis un quart

d'heure après je vois un grand louvard très foncé, sauter un layon et les 6 chiens lui soufflant aux poils. Je sonne la « vue » et immédiatement après la fanfare du louvard. A ce signal convenu, Maisonnay se détache et va dire aux hommes d'amener les chiens par un chemin qui menait droit aux 6 chiens. Arrivés, un peu inquiets et essoufflés, les 100 chiens finissent par écouter le récri des camarades chassant à plein train avec cette intonation énivrante que tous les chiens « chasseurs » connaissent bien, ils se précipitent tous, je craignais que cette avalanche ne dérange mes chiens, mais ils étaient trop enragés pour se laisser influencer. Le lot, le gros lot c'est le cas de le dire, arrive à les rejoindre, on n'entend aucun des arrivants se récrier. Je surprends un des maîtres dire : « Zut, ces cochons-là ne rallient pas ». Cela dure quelques dizaines de minutes, puis quelques-uns commencent à se récrier, puis comme un explosif, la passion se communique à tout l'ensemble, et l'on entend un récri formidable d'une centaine de chiens, derrière un louvard décidé à défendre sa vie. C'était superbe, c'était une chasse de rêve, tous les veneurs présents, maîtres d'équipage et piqueux dévoués, se regardaient avec des yeux irradiés par ces multiples impondérables qui donnent une jouissance que les mots sont impuissants à exprimer. On le sent violemment sans dire un mot.

A partir de ce moment pas une seconde de répit, pas le moindre arrêt, une musique impressionnante, parce que ce gros ensemble était composé de chiens ayant tous de belles gorges et tous très criants.

Je parle aux veneurs : « Mes bons amis, croyez-vous qu'il y ait au monde, quelque chose de plus passionnant, que de vivre de pareils moments. Tout y est, l'animal presque de légende, les plus beaux chiens et avec cela de bons chevaux pour ne pas perdre une minute de ce plaisir paradisiaque... »

Mais le louvard, épouvanté, on le serait à moins, après avoir traversé tous les bois de la Cossière, revient par les brandes de M. Pacaud-Dumas, pour réintégrer les bois par les Maugats. Devant cette acharnée poursuite, il commença à manifester de la lassitude et se fit battre

dans les enceintes. Il avait chaud, au propre et au figuré, car il faisait une grosse chaleur qui devenait irrespirable dans ces épais fourrés garnis de petits ajoncs épineux. A un moment donné nous nous suivions tous, ne perdant rien des péripéties de la menée, la chasse venait droit sur nous. Nous étions haletants car nous sentions venir l'approche de l'hallali. Les chiens continuaient à venir sur nous, vers une grande et claire futaie, dès qu'il eurent quitté le « piquant » et qu'ils arrivèrent sous la futaie, ce fut un redoublement de cris, les chiens à pleine gueule en faisaient « trembler les baliveaux ». Divins moments ! Grand saint Hubert encore une fois merci !

Le passage de la futaie fut l'affaire d'un clin d'œil, l'animal fatigué, rentra dans les brandes de la Garde, brandes sans une cépée de chênes, ou à cheval on peut suivre à la botte ; nous nous y retrouvons tous, plus excités que jamais. Je criais de temps en temps : « Pas trop près des chiens, vous les gênez, laissez les faire. » Mais ce manège de défense du louvard, ne pouvait durer longtemps, il fit quelques tours encore, puis on entendit des abois comme jamais veneur n'en entendra. C'était l'hallali sur pied. Je descendis et j'arrivai près des chiens et le louvard était là, arrêté, n'en pouvant plus ; dès mon arrivée, mes chiens enhardis, sautèrent dessus et ce fut en une minute l'hallali par terre que je sonnai à pleine trompe, le ciel dans le cœur.

La chasse avait duré une heure et demie. Mais contrairement aux autres animaux, je dis en souriant : « Il n'y aura pas de curée, personne ne réclame les gigots », mais tous prirent les pattes « en souvenir ». On laissa fouler à leur aise l'animal par les chiens. Mon excellent ami, Maisonnay, dit en substance : « On ne fera pas de discours », mais s'adressant à moi : « Mon vieux, tu as de rudes chiens, sans eux et toi, le louvard serait devenu vieux loup. Mais, ajoute-t-il, « on fera une exception, habituellement, il y a un tour pour avoir la tête d'un cerf, mais là pas d'hésitation, pas de préséance, mon vieux, elle te revient de plein droit, tu l'as bien méritée. » Sans fausse honte pour mes bons chiens, la tête fut accrochée à ma selle ; elle est dans ma salle à manger.

On essaya d'attaquer un deuxième louvard mais la chaleur était intolérable et on ne put en lancer un. On sonna tous en chœur les honneurs aux équipages, le loup, le louvard, la retraite prise et le retour des Princes au Château (Delagrave songeant aux Chatelliers sourit) et après une joyeuse retraite, nous arrivâmes aux Chatelliers.

Le repas fut ce qu'il devait être, très gai; on ressassa à loisir, tous les épisodes de la chasse, on s'exclama sur les faits et gestes des chiens, bref l'enthousiasme était à son comble.

On voulut me garder ainsi que mes chiens, mais si j'avais fait une trêve à mon deuil, je réintégrai le soir même mon domicile de la même manière que j'avais rejoint mes camarades, c'est-à-dire avec mon cheval attelé et mes braves chiens dans la voiture. Je me doutais qu'après cette musique enragée, tous les animaux auraient vidé les lieux et en plus d'autres considérations, c'est ce qui m'avait fait quitter cette bonne compagnie avec moins de regret.

En effet je sus par la suite, que les équipages avaient fait deux autres sorties, mais n'avaient rien trouvé et qu'ils étaient rentrés dans leur chenil respectif.

En résumé, on peut constater que ces chiens ayant refusé par deux fois nettement cette voie, avaient, entraînés par d'enragés moniteurs, fini par se mettre à chasser avec fougue jusqu'à l'hallali. Tout le monde sait que, malgré tout, les chiens ont par atavisme une véritable répugnance pour suivre un loup; mais moi je prétends que, lorsqu'ils ont adopté cette voie et qu'ils ne chassent que cela, ils la préfèrent à toutes les autres et c'est ce qui a donné lieu à cette belle expression de vénerie : qu'ils la chassent alors « d'amitié ».

CHAPITRE XVIII

Après ce mois de septembre passé au ralenti toujours à cause de mon deuil, nous faisons en octobre différentes chasses, une en Verrières, une à Fontaigre, une aux Rouzelières, avec de beaux parcours, mais sans faits remarquables à noter et sans prises.

En novembre la forêt de Verrières, qui est un habitat privilégié des loups, est à nouveau un de nos lieux de rendez-vous les plus fréquents. Nous y attaquons vers le 14 de ce mois, un louvard dans les coupes face à Dienne; le temps était favorable et les chiens le trimballent à plein train d'un bout de la forêt à l'autre, et le prennent quarante-cinq minutes après dans les fourrés de la Castonarde.

Le 28 du même mois, nous retournons dans la forêt, nous quêtions avec une grande attention dans tous les coins réputés, car on nous a signalé le passage d'un vieux loup dans les parages de Chire-les-Bois; après avoir parcouru presque entièrement les quartiers présumés bons nous abordons les bois de la Ronde sans rien rencontrer nous avançons vers les bois de Vernon, et dans des bois près de la gare de Fleure, sur la ligne Poitiers-Limoges, les chiens ont une petite connaissance, mais elle est froide, car il est un peu tard, il y a longtemps que nous quêtions.

Enfin « Gençay », toujours! très loin, attaque seul, tous rallient traversent à la charge Vernon, les bois des Fossettes et rentrent en Verrières du côté de Pied-Buzin, voyant la direction, je pique un galop désordonné très en avant sans m'occuper des chiens, je passe en bolide à la maison du garde, près la Belle Croix Saint-Hubert, et je m'en vais me poster à cheval au haut d'une grande allée qui part des Bâtiments et va vers la Courre; arrivé à cet endroit classique du débucher, j'attends, regardant

attentivement l'horizon dans toute la longueur de l'allée. Il y avait à peine dix minutes que j'étais à l'écoute que j'entends dans le lointain le récri des chiens, puis tout d'un coup, j'aperçois le loup s'arrêtant une seconde sur l'allée, lui aussi écoutant les chiens, et à 50 mètres à peine derrière arrive « Maraudeur » (50 % de loup) avec une tête de près d'un kilomètre; je l'aperçois, je crie énergiquement : « Arrête! Arrête! » Très créancé « Maraudeur » s'arrête pile, je vais à lui, le caresse, et le maintiens à l'arrêt sans le tenir, peu après, quand les autres arrivent, je le remets à la voie la cape à la main dans la direction prise par le loup.

Tout part, traverse la Baudenelle, le Minerou, une ferme enclavée dans les bois et rentre dans la partie très accidentée dite à juste titre : « les petites vallées »; là le loup sillonne tous ces vallonnements et suit les bords d'un petit ruisseau; comme nous ne pouvions être aux chiens dans ces parties très escarpées, nous suivions un chemin parallèle dans les fonds de cette vallée, j'entends un long récri de quelques chiens mais je ne distinguais plus les voix des chiens sûrs. Alors abordant la vallée malgré les difficultés, je me rendis de suite compte que des jeunes chiens venaient de faire une bêtise sur un renard probablement dans lequel était venu buter le loup. En effet les vieux chiens étaient en défaut bien caractérisé car en plus des renards qui fréquentaient de tout temps ces enceintes où il y avait de nombreux terriers dans les côteaux et dans les rochers d'où ils étaient inextricables, il y avait ce jour-là une petite harde de biches avec un daguet. Les vieux chiens n'avaient pas bronché mais sans doute quelques jeunes avaient fait des bêtises et tout cela avait brouillé le passage de notre loup.

Dès que j'eus abordé, quelques coups de fouet aux délinquants, les arrêterent; je repris le tout en main, et tranquillement je les portai en avant pour essayer de croiser la refuite probable. Perçant ainsi en avant, n'ayant que mon idée personnelle comme tout encouragement, je traversai une grande enceinte sans rien trouver, mais avant de sortir des petites vallées, dans un layon, « Gençay », en reconnaît franchement et « donne » d'auto-

rité, j'étais fixé, la voie était retrouvée, mais ce défaut assez long avait notablement refroidi la trace du passage de l'animal. Tous les chiens en prirent connaissance derrière « Gençay », et arrivèrent ainsi à sortir de la forêt, pour aboutir sur la route qui va à Saint-Laurent de Jourdes venant de Dienne, mais à cet endroit, naît un autre embarras, les chiens hésitèrent pour savoir si le loup a sauté la route ou bien l'a suivie. Ils arrivent à s'aiguiller sur la chaussée en direction de Saint-Laurent, ils la suivent ainsi pendant un kilomètre, mais en forlon-ger; à un moment donné le loup saute à droite et longe la route dans le champ, puis reprend la chaussée; les chiens n'en reconnaissent plus sur le milieu sec et empierré, mais heureusement le chien « Quasimodo » est un spécialiste de la route; je n'ai jamais vu un pareil chien sur les chemins. C'est à n'y pas croire. C'est ainsi que les autres chiens n'en reconnaissaient plus du tout et nous-mêmes nous ne pouvions supposer que cet animal qui avait pris un peu d'avance, puisse prendre si longtemps cette route, quand la forêt de Verrières était encore si proche.

Pendant ce temps, les chiens faisaient activement les côtés sans rien avoir, « Quasimodo », suivait sa route en criant comme s'il avait emmené dans une brande, les autres ralliaient et n'en reconnaissaient toujours pas. Ce qu'il y avait de curieux c'est que nous suivions au pas, pendant que le chien lui, emmenait au galop, de temps en temps, il s'arrêtait, retournait la tête vers nous, comme pour nous dire : « Vous ne suivez pas? Pourtant je dis vrai. » Nous avançons et il reprenait son manège, mais nous faisons suite ainsi pendant 3 kilomètres. En effet nous ne pouvions y croire, car nous arrivions dans le bourg de Saint-Laurent. Mais tout d'un coup, « Quasimodo » s'arrête sur le milieu de la route, éventa et saute à droite dans un champ inculte envahi par de grandes herbes, la voie devient bonne, les chiens rallient et là l'emmènent franchement derrière « Quasimodo ».

Ce jour-là, ce chien vraiment extraordinaire pour chasser sur les routes, nous avait sauvés, car jamais nous n'aurions fait la route pendant des kilomètres sans son autorité pour nous l'indiquer.

Soit dit en passant ce chien que j'avais acheté à M. de Grailly, à sa rentrée d'élevage, était un très grand chien à manteau tricolore, fils du fameux « Képi » et sa mère était « Nicotine » une parfaite chienne.

Donc nous emmenâmes dans les champs en débucher bien mieux évidemment, mais néanmoins les chiens étaient obligés de s'appliquer. Nous arrivâmes tout de même à aborder la lisière de la forêt des Cartes et à trouver la rentrée en forêt. Mais dans un carrefour assez grand où viennent converger plusieurs allées, nouveau défaut. En plus ces bois sont très vifs en tous animaux surtout en chevreuils, il était difficile de passer une enceinte sans déranger des animaux qui, en fuyant embrouillaient la voie déjà froide de notre animal. A force de patience et de travail, grâce à la finesse de nez des chiens, ils arrivèrent à faire toute la traversée de la forêt dans sa plus grande longueur. Nous n'espérions plus que dans un relancer mais ces chances s'évanouissaient puisque nous arrivions à l'extrémité du bois, il ne restait plus que la partie sud-ouest appartenant à différents propriétaires voisins de la ferme de la Charpree.

Mais soudain, dans une dernière enceinte un redoublement des gorges de nos chiens nous redonna de l'espoir; nous nous précipitons sur la route de Bouresse près de Villemble, juste pour voir passer le loup et la chienne « Quenotte » (sœur de « Quasimodo ») à 10 mètres derrière. Le hasard avait dû la placer en tête, ou bien dans un retour ils s'étaient tapés l'un dans l'autre. La chienne était très vite et enragée sur le loup. Les autres chiens sortis de forêt peu après, n'ont jamais pu rattraper « Quenotte » ni nous non plus; pourtant c'était le beau débucher à travers un pays idéal, plaines à perte de vue coupées de brandes, bruyères et terres incultes. La chasse a marché d'un train impossible à décrire comme si l'animal était tout le temps à vue et s'en allant tout droit. Mon ami et moi avions pourtant de rudes chevaux très vite, et nous, nous avions la fougue de la jeunesse et la passion de la vénerie, aussi les éperons dans le ventre, les chevaux sans souffler un instant ont parcouru tout le terrain entre Boutargent et le Fairoux, puis la traversée

des bois du Fairoux, des forêts de Bois Binaud, les brandes de la Carte de M. de Nicheze, toute l'étendue qui arrive à Bel-Air, c'était vertigineux.

Arrivés à Bel-Air, nous étions pris, les cavaliers, entre des brandes ajgneuses impassables et des ensemencements, alors sans hésiter nous avons mis sans ralentir le train des chevaux dans le fond d'un grand fossé neuf d'écoulement mais qui était droit; je ne sais pas comment les chevaux s'y sont maintenus, car le fond n'était pas toujours assez large, alors ils prenaient leur appui des antérieurs ou des postérieurs tantôt sur les côtés en pente du fossé, et ils trébuchaient mais continuaient leur foulée tout de même. Et malgré ce train à crever un cheval, la chienne était inabordable. Nous n'avons pu rejoindre qu'à la nuit après la Cossière dans les Fouillargues. C'était un débûcher insensé, en peu de temps. De Fleme aux Fouillargues, il y a plus de 40 kilomètres avec les détours. Quand nous les avons abordés, c'est parce que le loup, tout de même était las après cette poussée l'ayant obligé à sortir de son train. Alors il profitait des fourrés des Fouillargues pour souffler et se faire battre dans les enceintes, tous les chiens aussi avaient rattrapé et sentant leur animal sous le nez faisaient une musique endiablée. C'était enthousiasmant mais la nuit arrivait et la chasse marchait comme si l'animal allait être hallalisé, il continuait à se défendre. Nous nous regardions en disant : « Faut-il arrêter, car à la nuit noire nous ne pourrions plus suivre, l'animal reprendra peut-être de la vigueur et nous perdrons le tout. » La raison nous conseillait cela, mais ça marchait vraiment à faire supposer que la fin était proche. Et sans rien dire, on temporisait, attendant ce que nous désirions tant. Mais il arriva le moment où il n'y avait plus moyen d'avancer sous bois; on n'y voyait plus du tout. Alors la mort dans l'âme, nous prîmes l'ultime décision d'arrêter sur un loup qui réellement était très près d'être mis bas. Jamais une aussi belle chasse n'aurait mérité un succès. Nous avons la joie d'avoir vécu cette journée mais les chiens auraient été bien heureux de fouler à loisir leur grand ennemi.

Il nous restait 30 kilomètres à faire, après une

course pareille c'était un tour de force et cela par nuit noire, il y avait eu en plus de grandes inondations quelques jours avant. En passant aux Sabourins, la petite route était inondée sur plus de 500 mètres. Les chiens éreintés hésitaient à se mettre à l'eau sur une pareille longueur; il fallut en attendre certains, les faire passer dans les champs en dehors de la route. C'était loin d'être reposant avec une nuit pareille. En descendant pour ramener quelques chiens récalcitrants, forcés, on s'aperçoit que « Quenotte » s'était claquée un tendon dans sa course éperdue sur la vue du loup, elle allait sur trois pattes. Deux jeunes chiens, « Guet-apens » et « Galopin » crevèrent des suites de cette grosse chasse qui les avait épuisés. C'était la rançon d'une belle chasse de loup, il fallait payer son tribut à ces courses qui sortent des ballades sur chevreuils et cerfs. Nous étions désolés mais résignés.

Nous accordons tout de même une semaine de repos complet aux chevaux et aux chiens après cette équipée.

Mais en décembre une lettre du maire de la commune de Chapelle-Baton me signale dans les bois des Chevreaux, plusieurs familles de loups, il ajoute même, qu'il en a été vu, un matin, 7 ensemble, et que les propriétaires riverains demandent une battue à laquelle ils s'offrent de prendre part « s'il y a nécessité », je cite les termes de la lettre. Tout en tenant compte de cette indication, j'ajoute que j'étais un peu sceptique sur le nombre des animaux vus par corps. Ces bois des Chevreaux sont situés entre la commune de Jousse et celle de Chapelle-Baton. La plus grande partie de ces bois appartenait à MM. de Grailly, auxquels j'écrivis, pour leur demander l'autorisation de quêter dans leurs bois, ce qui me fut accordé très aimablement. Aussi je m'y rendis dès le lendemain à cheval avec les chiens derrière, c'est une bonne étape pour y aller, 22 kilomètres, la chasse et la retraite, ça commence à compter pour tous les animaux et les patrons. Mais nous étions très entraînés depuis des années à ce dur métier. Quand je songe à tout cela j'estime que j'ai été bien favorisé de vivre à une pareille époque où il y avait encore des loups à chasser, d'être jeune et d'avoir toujours des

chevaux d'une endurance rare; en plus on n'était pas gêné pour suivre, la campagne n'était pas hostile, bien au contraire, il y avait encore bien peu de chasseurs à tir par rapport à maintenant.

Ce long trajet fut parcouru bien entendu au pas, en devisant les kilomètres passent encore assez vite, notre route était tranquille, il y avait peu de circulation, nous passons par Château-Garnier et par Jousse. En passant à Moizeaux devant la maison du garde de MM. de Grailly nous le prévenons, du reste il avait été avisé par lettre, et nous gagnons les fameux bois des Chevreaux. Nous rencontrons le maire de Jousse, M. Baudrin, qui avec sa verve coutumière, nous dit, à notre demande de renseignements sur la présence des loups : « Des loups dans la région? Il y en a des caisses! » C'était vraiment emballant. Nous arrivons sur les lieux et commençons notre quête croyant bien être débordés par le nombre d'animaux qui allaient partir de tous côtés.

Il est certain qu'à un moment, peut-être même pendant des mois, il y avait eu une portée qui avait monté à bloc l'imagination des riverains. Mais une quête de près d'une heure sans rien rencontrer, nous démontra que la famille s'était dispersée, car nous parcourûmes toute la partie Nord sans avoir aucune connaissance de loups. Nous commençons à trouver que c'était bien embêtant d'avoir fait un pareil trajet pour aboutir à un buisson creux, quand, dans la partie Sud-Ouest, dans une grande brande très épaisse et d'une grande étendue, dans un large chemin, recouvert de grandes herbes, les chiens prirent une bonne voie qui après avoir suivi en droite ligne environ une centaine de mètres rentra au fourré. C'était prometteur. En effet à peine quelques minutes après nous entendîmes un redoublement de récri, c'était lancé. Enfin! Nous allions pouvoir être payés de nos peines; malgré un temps sombre, la voie était bonne et la visibilité suffisante pour pouvoir profiter de toutes les péripéties de la chasse. On n'avait pas aperçu l'animal de chasse, mais mes vieux chiens criaient à pleine gueule, j'étais renseigné, ce ne pouvait être qu'un loup.

En effet, après une demi-heure de randonnée dans les

fourrés, je croyais bien n'avoir pas à faire à un vieux loup, et j'entendis un des assistants crier : « Tayaut ! » Arrivé près de lui, il me dit que l'animal, bien que de bonne taille, lui paraissait être un louvard. Je ne m'étais pas trompé, dans sa manière de se faire randonner dans les enceintes indiquait bien un jeune animal. Mais en décembre un louvard, se défend bien, il le prouva.

Bien que cela put paraître audacieux, j'avais été dire, à chaque riverain venu avec un fusil, pour détruire les familles de fauves qu'ils croyaient être dans les bois, que mes chiens étant très entraînés, j'étais à peu près certain qu'ils prendraient l'animal, et alors je les priai de ne pas tirer si l'animal ne débuchait pas, et d'attendre au moins deux heures avant d'essayer d'abattre leur ennemi ; j'ajoutai, sachant qu'ils étaient tous chasseurs : « Vous aurez ainsi le plaisir d'entendre les chiens chasser tout autour de vous, si par hasard je voyais que ça va mal, je vous dirais alors de vous servir de votre fusil. Mais faites-moi confiance en attendant, je suis presque certain que les chiens prendront le grand louvard. » Cela dit avec une bonne intonation amicale et persuasive. Quelques-uns grognèrent bien un peu, mais la consigne fut respectée. Alors tranquilles, nous suivîmes pleins d'ardeur la menée des chiens qui emmenaient d'un bout à l'autre des bois leur animal avec une musique enragée.

Il fit un faux débucher vers Moizeaux par la grande allée de Chataigners, heureusement, il n'y avait pas de tireur à cet endroit et ce ne fut qu'une feinte car il revint par un carré de mauvais bois pour revenir aux Chevreaux, ce manège dura pas mal de temps, je commençais à trouver que cela durait trop, non pour moi, mais pour la patience des tireurs. Les chiens étaient bien en meute et volaient derrière l'animal. Il y avait plus d'une heure et demie que l'attaque avait été faite, je consultai ma montre et comme les randonnées se raccourcissaient de plus en plus et que certains chiens un peu froids commençaient à crier sans arrêt, j'en conclus que le dénouement n'était pas éloigné, et finalement cela finit en beauté sous de grands gaulis, non loin de deux riverains placés dans une éclaircie proche et qui purent arriver de justesse pour

voir l'animal marcher au ralenti devant les chiens, ceux-ci l'aborder, l'aboyer et l'assaillir tous pour le mettre à l'hallali par terre où ils l'achevèrent en le mordant de toutes parts. Il y avait un peu plus de deux heures de pleine chasse.

Tout le monde était enchanté, quelques tireurs avaient une petite fiole de gnole du pays, qu'ils offrirent à la cantonnade. On sonna un joyeux hallali et timidement on insinua bien d'essayer d'en lancer un autre, mais je fis remarquer que depuis plus de deux heures que l'on avait parcouru les fourrés en tous sens, s'il y en avait eu, les uns ou les autres les auraient aperçus se dérober, qu'en plus je leur expliquai que lorsque les sujets de cette portée étaient devenus grands, ils se gênaient dans leur maraude, et que certainement ils s'étaient séparés, emmenés par la mère ou par le père, vers d'autres bois, probablement la forêt de Charroux pas trop éloignée. On me crut, en plus nous avions une grosse retraite à faire, et en hiver les jours ne sont pas longs.

Aussi reprîmes-nous nos kilomètres, un peu soutenus par la joie d'avoir le louvard en travers de la selle et de recevoir tout le long de la route, les regards et les réflexions des gens que l'on croisait, sur tout en traversant les bourgs. « Un de plus ! mes bons chiens », puis-je secrètement dire le soir en assistant à la bonne mouée chaude, présentée au bon appétit des chiens, qui bien que fatigués se traînèrent jusqu'à leur bassie pour regagner ensuite une bonne litière étalée sur leurs bancs de couchage.

Nous aussi, après un dîner réparateur, pûmes dormir de ce délicieux sommeil qui succède à une journée pénible mais couronnée d'un succès.

(A suivre.)